

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 17

Rubrik: DVD incontournables

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Japon infernal de Suzuki

Béni soit le DVD lorsqu'il nous permet de découvrir un auteur inconnu ou presque sous nos latitudes trop helvétiques. En acquérant le coffret consacré à l'impossible Suzuki Seijun, c'est une véritable boîte de Pandore que l'on entrouvre... Par Vincent Adatte

Objet d'un véritable culte au Japon, Suzuki Seijun est aujourd'hui un octogénaire malicieux qui feint de s'étonner que l'on puisse s'intéresser à ses films. Une réserve très nipponne l'empêche sans doute de jubiler. De se voir aujourd'hui porter aux nues par des cinéastes aussi reconnus que Kitano, Tarantino, Wong Kar-wai ou Jarmusch, qui le cite ouvertement dans «Ghost Dog: la voie du samouraï» (1999), met du baume sur les blessures du passé... Après une rétrospective de neuf de ses œuvres, qui n'ont hélas ensanglanté que les seuls écrans parisiens (en novembre 2002), l'édition de ce premier coffret DVD recelant trois incunables du trublion de la Nikkatsu tombe à pic...¹

Déconstruction nipponne

Né en 1923 à Tokyo, enrôlé dans l'armée impériale en 1943, Suzuki dit avoir appris à croire au destin sur le champ de bataille. Après ce

détail biographique d'importance, il étudie le cinéma, travaille comme assistant dès 1948 à la Shôchiku. Dès 1956, il réalise des films en scope pour la Nikkatsu qui usine des séries B à longueur d'année. Quelques succès commerciaux lui valent la confiance de ses

supérieurs. Entre 1963 et 1967, alors que la nouvelle vague entraînée par Oshima Nagisa remet radicalement en question les acquis formels de la vieille génération, l'artisan Suzuki se déchaîne et tourne une série de chefs-d'œuvre qui déconstruisent avec une furia jouissive le *goraku-eiga* (le cinéma de divertissement) cher à la Nikkatsu.

Cette simultanéité explosive lui vaut l'admiration des étudiants et des intellec-

tuels. Avec l'inénarrable «Marque du tueur» («Koroshi no rakuin», 1967), il va cependant trop loin... Le président de la Nikkatsu juge le film incompréhensible et licencie le provocateur.

l'exemple de cette rose rouge qui éclate dans le noir et blanc de la séquence d'ouverture. Son traitement hyperréaliste, quasi burlesque, de la violence participe du même déni de l'illusion cinématographique.



Élégie de la bagarre

Tourné l'année suivante, «La barrière de chair» («Nikutai no mon») répond à une exigence de la Nikkatsu soudain désireuse d'exploiter le filon érotique. On y découvre quatre prostituées qui tentent de survivre dans les ruines de l'immédiat après-guerre en établissant entre elles un code de conduite autodestructeur. Avec des effets anti-naturalistes mémorables, dont l'un des plus fameux reste celui de la poursuite qui vient épingler dans son rond de lumière l'une des prostituées, telle une star de la comédie musicale, Suzuki métamorphose la commande en pamphlet politique (très violemment anti-impérialiste).

En concluant cette première approche de l'œuvre de l'auteur d'«Élégie de la bagarre» («Kenka erejii», 1966) avec le

mythique mais funeste «La marque du tueur», l'on prendra toute la mesure de ce véritable hara-kiri professionnel. Écrite à seize mains, ce qui pourrait expliquer sa folle démente, cette ultime parodie du *yakusa-eiga* menée à tombeau ouvert par un Shishido plus joufflu que jamais est un jeu d'associations libres que n'aurait pas renié un Godard retombé en enfance.

1. Deux autres coffrets de trois films sont prévus dans l'année, complétant ainsi l'édition en DVD de la rétrospective parisienne.

Coffret Suzuki Seijun volume 1 avec «La jeunesse de la bête», «La barrière de chair» et «La marque du tueur», disponible en DVD zone 2. Version originale japonaise, sous-titrée français. Distribution: Média diffusion SA.

L'ARTISAN SUZUKI SE DÉCHAÎNE ET TOURNE UNE SÉRIE DE CHEFS-D'ŒUVRE QUI DÉCONSTRUISENT AVEC UNE FURIA JOUISSIVE LE GORAKU-EIGA

À 54 ans, Suzuki est un cinéaste quasi fini, qui ne tournera plus qu'une dizaine de films jusqu'à ce jour, dont l'in vraisemblable «Capone pleure avec passion» («Kapone oi ni naku», 1985).

Il vaut la peine de découvrir dans l'ordre chronologique les trois œuvres échappées du coffret de Pandore. «La jeunesse de la bête» («Yajû no seishun», 1963) inaugure la période la plus iconoclaste de Suzuki. Avec le concours de son acteur fétiche Shishido Jo, un joufflu flegmatique qui a tout à envier à Sean Connery, il parodie le genre du *yakusa-eiga* en s'autorisant des audaces stylistiques qui font la nique au réalisme de rigueur, à